

# Toni le gris : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **10 (1872)**

Heft 16

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181843>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

trois pièces, nous a suffisamment donné l'idée de toutes les ressources que récite son admirable talent. Il est fort rare de voir une artiste posséder autant d'aptitudes diverses, autant de souplesse dans l'interprétation de différents genres. Chacun est obligé de reconnaître qu'elle désarme toute critique : pas un mouvement disgracieux, pas une inflexion de voix fautive ou désagréable ; tout est juste, bien compris, finement étudié et de bon goût. Aussi Mlle Scriwaneck a-t-elle été rappelée jusqu'à trois fois dans quelques scènes par un public enthousiaste. Espérons que ce soir, ses succès ne seront ni moins brillants, ni moins mérités.

### Toni le gris.

#### XII

— Pour l'amour du ciel, Bartl, tue-moi d'un coup de fusil, plutôt que de me précipiter du haut des rocs. Que deviendra ma Resel quand elle apprendra tout cela ? dit Toni d'une voix haletante et précipitée.

Le chasseur baissa son fusil et l'enjoua. Mais au bout d'une ou deux secondes, il le releva en s'écriant :

— Non ! il faut que je te précipite du haut des rochers, misérable chien, afin que ta Resel ait plus de plaisir en revoyant le joli garçon qui l'a accompagnée à l'autel le jour de ses noces. Et, à ces mots, il se remit à traîner, par-dessus les cailloux anguleux de la montagne, Toni, dont le corps laissait sur son passage une longue trace de sang. Le malheureux saisissait chaque objet pour se retenir, en proie à une angoisse mortelle.

— Laisse-moi, du moins, le temps de me repentir et d'élever au ciel une prière. Je t'en supplie pour l'amour de Dieu.

Bartl cessa de tirer les lacets, et se mit à regarder les nuages. Ce ne fut pas long.

— As-tu fini, maintenant ?

Pour toute réponse, le malheureux se mit à pousser des cris lamentables, que répétèrent à l'envi tous les échos des alentours.

Bartl, épouvanté, crut que c'étaient les voix de gens qui accouraient au secours de Toni. Cette terreur étouffa en lui tout reste de sentiment. En proie à la fureur et au délire, il tira précipitamment sa victime au bord du rocher, et... Toni se trouva au-dessus de toute crainte et de toute illusion terrestre. Il en avait fini avec les misères de la vie humaine.

Deux jours plus tard, des coupeurs de bois virent sur la moraine, au bord du glacier, un objet rond et gris gisant au milieu des débris du règne minéral. C'était au bas du Greifenwand. Ces hommes gravirent jusqu'à cet objet, ce qui leur coûta quelque peine, attendu que les cailloux, reposant sur un fond de terre glaise, ne pouvaient leur fournir aucun point d'appui.

— C'est le corps d'un homme, s'écria l'un d'entre eux, après avoir remué l'objet avec sa hache. Au même instant, le cadavre, détaché de la glaise, roula plus bas jusqu'à un tronc de sapin descendu des montagnes.

En arrivant auprès du cadavre, nos hommes reculèrent d'abord, repoussés par l'odeur de putréfaction. Chacun hésitait à toucher la tête du mort, rendu méconnaissable par la vase et les caillots de sang qui en voilaient la face. Enfin, l'un d'entre eux tira le cadavre jusqu'à un endroit où un filet d'eau, s'échappant du haut d'un roc, formait comme une fontaine. L'eau, détachant peu à peu le sang et la vase, mit à nu le visage du défunt, et tous s'écrièrent : « C'est Toni ! »

— Mais qu'a-t-il à la main ? demanda l'un d'entre eux.

— Une corde ! Que voulait-il bien en faire ?

Les coupeurs de bois se regardèrent les uns les autres avec consternation. Plusieurs d'entre eux étaient charmés d'avoir un prétexte pour ne pas travailler. Deux bûcherons descendirent pour chercher un cercueil. La foule les suivit. Avec

un profond dégoût, on parvint à déposer le corps disloqué dans sa nouvelle demeure. C'était horrible : les os brisés, après avoir percé la peau, sortaient encore à travers les habits en lambeaux. Lorsque le cortège arriva au pont inférieur, la cloche du soir sonnait, et la croix placée au sommet du Greifenwand s'éclairait aux derniers rayons du soleil couchant.

Ainsi que nous l'avons dit, la localité dont nous parlons se composait de chétives cabanes, sauf la maison de Monsieur le curé. C'était un presbytère de la plus belle apparence, construit en pierres de taille, non loin de la rive du lac. Monsieur le pasteur était, depuis quelques jours, occupé d'un soin qui lui avait donné beaucoup à penser. Parmi ses fantaisies gastronomiques, les seules qui transmettront son nom à la postérité, les escargots à la choucroute, tenaient la première place. Il s'était, en effet, construit ou plutôt fait construire une grosse caisse dans la partie la mieux abritée de sa cour. Là se trouvaient de très nombreux escargots de vigne qu'il avait récoltés dans ses promenades, ou qu'il avait fait ramasser par les élèves des écoles, auxquels il donnait congé pour cette occupation-là. Il soignait ses escargots de ses propres mains. Pendant l'été, il les nourrissait de feuilles de chou et de salade. La chose qui le préoccupait exclusivement pour le quart d'heure, était que ces animaux fermaient déjà l'entrée de leur coquille, au moyen d'une cloison par eux sécrétée, ce qui, dans l'ordre naturel des choses, était le signe certain d'un hiver précoce. Monsieur le pasteur était pensif, branlant la tête devant ses mollusques, dont la grosseur, il faut le dire, lui promettait des jouissances exceptionnelles pendant les rigueurs de l'hiver.

— Vous vous réchaufferez promptement, leur disait-il, lorsque la cuisinière vous mettra sur le feu !

Il se mit à sourire en y songeant. Mais bientôt son attention fut distraite par l'aspect d'un bateau abordant au rivage.

Le personnage qui s'avancait était un des familiers intimes de Monsieur le curé. C'était l'aubergiste du village. Il n'ôta point son chapeau en présence du pasteur de la paroisse, et, sans même le saluer, tira de sa jaquette un brochet de moyenne taille qu'il remit à Sa Révérence.

Le curé le pesa attentivement dans sa main, puis le posa sur un banc, en disant d'un ton sentencieux : « C'est un brochet de quatre livres ! »

— Oui, Monsieur le curé ! répondit l'aubergiste, mais le brochet n'est ici qu'une question incidente. L'objet dont je désire vous entretenir est de tout autre nature. Depuis trois semaines que Toni a péri dans nos gorges, Bartl ne me paraît plus être un homme droit et en repos avec lui-même. Vous savez que, déjà précédemment, il venait à huit heures du matin dans mon établissement, où il buvait sans interruption jusqu'à onze heures du soir.

Monsieur le curé ne répondit rien à cette introduction ; et se borna à prendre nonchalamment une prise.

— Depuis l'époque où, comme je le disais, on a trouvé le corps disloqué de Toni, sur les cailloux de la moraine, Bartl est encore plus farouche qu'autrefois. Il grogne et marmotte tout seul, en faisant des gestes avec la tête. Dernièrement, sans être ivre le moins du monde, il est tombé, la face sur la table, en disant si haut, que chacun a pu l'entendre : « C'est moi qui ai précipité ses vaches dans le ravin. Oui, je l'ai fait moi-même. En revanche, ce n'est pas moi qui a fait feu sur lui. » Et alors il se met à boire de l'eau-de-vie coup sur coup. Cela dure toute la journée. Je crois que cet homme est détraqué.

— Bien ! bien ! Il est fort possible que le schnaps lui fasse dire la vérité, me comprends-tu ? Dans ce moment, je suis écrasé d'affaires, mais sois sûr que, dès que mes occupations me laisseront un moment de repos, j'examinerai cette affaire.

(A suivre.)

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.